

Alexandre Duyck

Chantal Mauduit

Elle grimpait sur les nuages



Guérin
éditions Paulsen

© Éditions Paulsen, 2016

Collection Guérin – Chamonix – www.editionsguerin.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

Alexandre Duyck

Chantal Mauduit

Elle grimpait sur les nuages

Extrait numérique



Guérin
éditions Paulsen

Chapitre I

LA CAISSE EN OSIER

*« J'aimerais faire de l'alpinisme,
malgré les dangers qui nous épient »*

La maison de Bernard Mauduit se trouve sur les hauteurs de Chambéry, à Barberaz. Sur un beau meuble ancien du salon trônent cinq photos de famille en noir et blanc. Sur la deuxième en partant de la gauche, Chantal, petite brune bouclée qui fêtera ses 3 ans une semaine plus tard, pose avec son frère François et sa sœur Anne assis dans un canapé. Sur une autre commode savoyarde, une photo. Une seule : Chantal adulte, radieuse. Elle porte un pull rouge et rit aux éclats. Sa chambre, première à gauche du long couloir, n'a guère changé depuis sa mort au Népal, le 13 mai 1998, sur les pentes du Dhaulagiri, par la faute d'une avalanche. Des livres, des livres, encore des livres. Trois grands tournesols en plastique, des photos, le canard jaune en peluche qu'Anne lui avait offert, des cailloux, des petits personnages, des souvenirs d'expédition disposés sur les étagères. Un lit. Une malle militaire bleue remplie jusqu'à ras bord de milliers de diapositives prises par Chantal. Et une caisse en osier contenant un trésor : 37 carnets¹ rédigés par elle où l'année est soigneusement notée

1. Pour la facilité du récit, nous les avons numérotés, de 1 à 37.

en couverture ou en page de garde : journaux intimes, carnets d'expédition, poésies, lettres...

Pour les besoins de ce livre, Bernard, son père, François, son frère et Anne, sa sœur, ont accepté de me confier ces carnets et ces cahiers de toutes les couleurs, aux couvertures parfois décorées, d'autres fois restées nues, seulement marquées le plus souvent du logo Clairefontaine. Des reliques, ce qu'il reste d'une trop courte vie, des pages que seul le père de la disparue avait lues, le frère et la sœur n'y parvenant pas, tétanisés par la douleur et le deuil. François nous apporte la caisse, la pose délicatement sur l'une des tables du salon, se saisit d'un carnet, l'ouvre au hasard. Deux photos d'identité de sa sœur en tombent. « Papa, tu les connaissais ces photos ? » Il ne les avait jamais vues.

Le père et le frère se souviennent d'une perle de gosse. Drôle, espiègle, jolie comme un cœur, toute menue. Une gamine de carte postale, une image d'Épinal aux cheveux bouclés. Un sourire d'ange, de beaux cheveux noirs, un caractère de cochon, une sacrée bouille. Rien ne manque, tout y est déjà. La force, le caractère, le charme, l'esprit, l'humour et la poésie.

On ne saurait le deviner mais Chantal a été un bébé très fragile, victime de diarrhées en continu. Souffrant de toxicose, elle est soignée à coups de piqûres de sérum physiologique de 20 centimètres cubes dans le dos. « À 7 ou 8 mois, elle avait des poches sous les yeux grosses comme le pouce », se souvient son père. Les psychologues amateurs y puiseront les explications nécessaires à l'incroyable résistance à l'effort et à la douleur dont le bébé devenu grand fera un jour preuve.

Elle a 10 ans et nous sommes en 1974. Son oncle Christian, par ailleurs son parrain, lui offre un petit sac à dos de montagne pour

aller grimper en famille. Elle n'est pas plus haute que trois pommes, le gentil parrain a cru bien faire en lui offrant un sac taille enfant. Logique, non ? Vexée comme un pou, la gosse fait une scène, elle en voulait un pour les grands, le même que ceux de son frère et de sa sœur aînés, pas un sac de minus pour mini-marcheurs. Elle l'aura bientôt, ce sac presque aussi grand qu'elle. En attendant, on lui propose d'y glisser une gourde. Pas assez lourde ! En cette belle journée de 1974, c'est avec un petit sac à dos bourré de cailloux qu'elle s'en va gravir le Ruan en famille. Elle est là pour en baver et adore déjà ça. D'autant qu'elle ne souffre guère en vérité, progressant à la vitesse d'un jeune chamois sautant gaiement sur les hauteurs enneigées. Les adultes ont presque du mal à la suivre. Elle est heureuse et peste pourtant, maudit soit ce sac pour petits grimpeurs. Patience, petite Chantal : dans cinq ans à peine, aucun de tes proches ne pourra plus suivre ton rythme léger et effréné. Dans vingt-deux ans, un grand quotidien parisien publiera ton portrait et te qualifiera de « star de l'alpinisme ».²

*

Chantal Mauduit est née parisienne, le 24 mars 1964, dans le 15^e arrondissement. Elle est le troisième et dernier enfant d'une famille joyeuse et aisée juste ce qu'il faut, fruit des hasards de la vie et d'une consigne donnée un jour à son père par son directeur. En 1957, Bernard Mauduit commence une belle carrière d'ingénieur chez Saint-Gobain (il deviendra spécialiste de l'amélioration de l'isolation des bâtiments). Quand son patron reçoit

2. « De la montagne avant toute chose », *Libération*, 1^{er} juillet 1996.

la visite d'une grosse peinture lyonnaise, un client important qui se rend à la capitale accompagné de son assistante, Renée, il lui lance : « Vous ferez visiter Paris à Mlle Autrand, c'est un ordre ! » Le jeune Bernard fait la tronche : son patron le prendrait-il pour un chaperon, une nounou, une Mary Poppins au masculin des années 1950 ? Il obtempère en boudant. Il est d'autant plus furieux qu'il va manquer une séance de planeur, sa passion. On dirait une scène de comédie romantique américaine : au terme d'une promenade parisienne, puis d'une brève relation épistolaire, Bernard et Renée se marient le 26 avril 1958. Ils ont tous deux 30 ans. Trois enfants naissent en peu d'années : François, en 1959 ; Anne, en 1961 ; Chantal, en 1964. Le premier développe aujourd'hui des systèmes informatiques et vit à Chambéry, Anne est médecin et habite à Briançon. Leur mère, femme lettrée, généreuse, enjouée, toujours tournée vers les autres, est décédée d'un cancer en 1979, l'année des 15 ans de Chantal.

De Bernard Mauduit, espiègle grand-père de 86 ans, nous dirons qu'il en paraît quinze de moins, qu'il ramasse un objet tombé au sol à la vitesse d'un oiseau de proie, qu'il vole toujours en planeur après avoir commencé la plongée sous-marine à 70 ans et que l'hiver venu, il termine sa journée de ski à l'heure de la fermeture des pistes. Les chiens ne font pas des chats. Nous y reviendrons... Trouvé dans l'un des premiers carnets de Chantal :

« Octobre 77. Mes parents ! Je les aime bien ! C'est vrai, je ne dirai jamais que j'aime mieux l'un à l'autre ! Parce que ce n'est pas vrai, et ça serait méchant ! Hier, à moitié endormie, devant la télé, j'étais rudement bien entre mon père et ma mère ! »





Ascension d'El Capitan au Yosemite en 1997.

À gauche : Everest 1994, versant tibétain, sixième tentative pour Chantal ici au col Nord à 7000 mètres.



Photos © Collection Chantal Mauduit

Au sommet du Gasherbrum II (8 035 m), sixième 8 000 de Chantal, le 17 juillet 1997. À l'horizon, le K2.

*

Ce fut l'idée du siècle, ou tout comme. La décision qui dessina une vie, une passion, un plaisir si puissant qu'il en deviendra incompréhensible à bien des proches. En 1967, Bernard Mauduit choisit de faire construire un chalet en Haute-Savoie, dans le village de Sixt. Où sommes-nous ? Dans la vallée dite de « Sixt-Fer-à-Cheval », à deux pas de Samoëns. Au nord, Morzine puis le lac Léman et la Suisse ; au sud, le plateau d'Assy ; à l'ouest, Cluses et l'industrielle vallée de l'Arve ; à l'est, Vallorcine, la sublime réserve des Aiguilles Rouges et les glaciers du massif du Mont-Blanc. Après la géographie, place à un tout petit cours d'histoire : découvert lui aussi par des Anglais (l'Alpine Club de Londres ne fut-il pas le premier club alpin au monde ?), Sixt reçoit, à partir du XVIII^e siècle, la visite de scientifiques, en particulier des géologues et des naturalistes. Aujourd'hui encore, le Jardin botanique alpin La Jaïsina, situé à Samoëns, dépend du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Un temps, les Sizerets crurent pouvoir devenir riches grâce au minerai de fer. Ce « rêve minier » coûta la vie à Jacques Balmat, le pionnier du mont Blanc, mort en cherchant de l'or à l'âge de 72 ans, dans le secteur du mont Ruan.

Les Mauduit sont venus une première fois en vacances en 1962, puis quelques fois encore. Coup de foudre, achat du terrain, chantier confié à des artisans du coin... « Ossature obligatoire en sapin de Sixt, planches de Sixt pour la porte... L'ossature du chalet fut terminée en dix jours, se souvient Bernard Mauduit. Dès lors, nous y sommes allés pour toutes les vacances scolaires. Il y avait beaucoup plus de neige que maintenant, il y en avait même

assez pour skier à Pâques. C'est bien simple : les enfants voulaient toujours aller à la montagne et leurs cousins aussi. »³

En 1968, la famille y passe le joyeux mois de mai, à des années-lumière de la castagne et des manifestations parisiennes. Chantal a 4 ans et cavale déjà comme une petite Népalaise sur le chemin de l'école. L'année suivante, en 1969, Bernard Mauduit est nommé à l'usine Saint-Gobain de Chambéry. L'ingénieur pousse un *ouf* de soulagement en quittant Fresnes et la banlieue parisienne. Résidence principale à Chambéry, secondaire à Sixt : côté montagnes et grimpe, les Mauduit sont servis.

En remontant l'arbre généalogique de la famille, on trouve des médecins à tous les étages, dont Anne, la sœur aînée de Chantal et un glorieux ancêtre médecin général de l'armée de Napoléon III ; une grand-mère, Marthe Autrand, qui participait aux réunions électorales avant même l'attribution du droit de vote aux femmes ; mais nul montagnard. Du côté maternel, des Lyonnais restés dans les plaines. Du côté paternel, des Normands n'ayant jamais skié sauf un cousin éloigné, Georges Mauduit, cinquième du classement général de la Coupe du monde de ski alpin en 1967, neuvième aux JO de Grenoble l'année suivante, talentueux skieur resté dans l'ombre des trois médailles d'or olympiques de Jean-Claude Killy. Mais au fait, pourquoi cet attrait pour la montagne de la part d'un Normand ? Ni Anne ni François, réunis ce jour de mai 2015 dans la maison familiale, ne savent répondre. Le téléphone sonne, c'est justement leur père.

Anne. – Dis donc Papa, tu as découvert quand la montagne en fait ?

3. Entretien avec l'auteur.

Bernard Mauduit. – Lors d'un camp de la Jeunesse ouvrière chrétienne dans le Vercors ; puis j'ai fait du planeur vers Grenoble en 1946. Et la première fois que j'ai fait du ski, c'était à Chamrousse l'hiver 1954-55, parce qu'il pleuvait à Grenoble et qu'il n'était pas possible de voler en planeur. »

La mutation à Chambéry ne devait donc rien au hasard. À l'appel des sommets, les Mauduit répondent plus que de raison. Pour Chantal, son frère et sa sœur, Sixt prend vite des airs de paradis sur Terre. Été comme hiver, les gosses dévalent la pente la plus proche du chalet, entament leurs premières balades en famille, vers le lac de Gers, à 1 544 mètres d'altitude, le long d'un ancien chemin muletier qui conduit à Chamonix, à 32 kilomètres. Dans peu d'années, ils l'avalent en deux jours. Puis d'une traite. L'hiver, les rudes hivers d'antan (50 centimètres de neige tombent en une nuit lors du Noël 1968). Elle se jette joyeusement sur le tire-fesses, fait de la luge assise sur un sac plastique, tombe, se casse la figure, remonte la pente, redescend, remonte...

Chantal ne tient pas en place. Son père : « Elle s'emballait assez vite. À 3 ou 4 ans, elle avait menacé son frère d'un couteau lors d'une dispute ! Et à table, elle prenait toute la place ! »

Sur les vidéos qu'il a tournées en Super 8, les trois gamins Mauduit, au fil des saisons, font de la balançoire, skient, font de la luge, même l'été. Le dévalé sur l'herbe... Ils jouent aux maquissards, aux Indiens. Son frère François : « Elle voulait évidemment toujours être une Indienne ! On jouait aussi à canarder les vaches avec des pommes ! » Chantal porte un bonnet à pompon sur la tête, s'assied sur une vieille luge en bois, se renverse dans l'herbe haute.

Les jours de neige, les parents réveillent la fratrie vingt minutes plus tôt pour leur permettre d'aller faire des glissades dans le

champ d'à-côté. Le fermier déneige à l'aide d'un chasse-neige bricolé... Avec les copains du village, ils vont gaiement à l'école de Barberaz qui, depuis, a été transformée en crèche et porte le nom de Chantal Mauduit. La même grimace, ramasse la luge, remonte la pente gaillardement, et la dévale à nouveau.

À 5 ou 6 ans, à Sixt, elle tombe dans le ruisseau, se plaint à peine, pas de pleurs, nul hurlement, juste « j'ai mal ». Et une fracture du poignet. Le plâtre trône toujours dans le chalet au milieu des autres plâtres de Chantal et de ceux des autres enfants, tous exposés aux murs tels des trophées de chasse.

Son père ne garde pourtant pas le souvenir d'une petite fille casse-cou, du genre qu'on retrouve perchée sur le toit de la maison ou à se balancer au-dessus du vide. Plutôt d'une boule d'énergie, de joie de vivre et d'un sacré caractère. Il rappelle qu'elle ne supportait pas que des faits historiques aient pu se produire avant sa naissance, en somme en son absence. « Elle disait : "C'est pas vrai ! J'étais née quand Clovis était là !" » Elle veut tout faire, maintenant, sans perdre une seconde. Elle marche jusqu'à sept ou huit heures en montagne à 8 ans et n'a pas attendu d'avoir 10 ans pour décrocher sa troisième étoile au ski. Elle va vite enchaîner avec chamois et flèches, relatant le récit de ses victoires au fil de ses journaux intimes.

*

« Chantal a toujours aimé écrire, se souvient son frère, François, de cinq ans son aîné. Mais, gamine, elle a détruit les journaux intimes des premières années, de quand elle avait 7 ou 8 ans. » Restent fort heureusement tous les autres. À 12 ans, elle s'interroge déjà sur ce besoin d'écrire :

« Pourquoi écrire ce carnet ? En 1971 ou 72, j'ai entendu parler à la télé du *Journal d'Anne Frank* et me suis dit "pourquoi pas moi ?" Ça a été le début et puis maintenant c'est comme un animal par exemple, à qui on confie tout. Ça fait plaisir ! Je continuerai toujours mes carnets, c'est trop bien ! »

Début avril 1974, Georges Pompidou est mort. À 10 ans, elle note la liste des douze candidats à sa succession : Jacques Chaban-Delmas, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand... Elle s'attarde sur les petits soucis de la vie de tous les jours, les petits bobos, les plus gros (« une dalle de 75 kg est tombée sur le pied de papa »). Elle se réjouit que ses parents l'aient autorisée à arrêter la danse (« heureusement ! »), prend de plus en plus goût au judo et à la guitare. Elle note ses rêves. Puis, en date du 28 mai, ceci :

« La montagne. M. Boqueraz projette un film sur la montagne et c'est là que mon amour se manifeste. Tout d'abord, une immense falaise s'élève devant nous. Deux alpinistes partent à la conquête du col du Géant. »

Elle change de stylo et écrit les mots qui suivent, terriblement prémonitoires, en rouge :

« J'aimerais faire de l'alpinisme, malgré les dangers qui nous épient, malgré les séracs, les corniches, les avalanches. »

Au verso, elle dessine une montagne, une corde de rappel, un piton, une vire. Elle légende à l'aide de petites flèches ces trois derniers mots d'un vocabulaire bien technique pour une petite fille. Deux petits bonshommes gravissent la montagne, encordés, l'un se trouve au-dessus du vide. L'année suivante, elle persistera : « Quand je serai grande, je vivrai sur les monts. »

Ses jolis carnets sont parfaitement tenus, d'une belle écriture fluide et d'une orthographe maîtrisée. Dans l'un d'eux, qui porte en couverture les autocollants de Robin des bois et de la baleine de Pinocchio, elle dessine un tableau comparatif parce qu'à 10 ou 11 ans, il serait grand temps de se trouver un métier. Elle le fait à la Chantal, avec précision, intelligence et drôlerie, parfois involontaire.

« Mon métier : lequel ? Trois métiers m'attirent, surtout un d'entre eux, détective. Je vais faire un tableau pour regarder lequel est le plus avantageux. »

À gauche, six catégories : « danger », « comment mieux le connaître », « avantage », « où l'exercer », « il faut pour l'être » et « encore ». En regard, trois colonnes pour les trois métiers en concurrence : détective, cascadeur à ski, vétérinaire. Elle remplit patiemment toutes les cases et en conclut que le métier de cascadeur à ski l'emporte, puisqu'il présente le plus d'avantages, notamment « goût du risque + goût de skier ».

À 11 ans, Chantal Mauduit a commencé à tracer sa voie. Plus tard, devenue adulte, elle écrira :

« Ainsi depuis mon baptême je m'appelle Chantal, et ma passion de la montagne n'est qu'une histoire de rimes peu banale. Entre Chantal, "himal" ("montagne" en népalais) et "sidéral". Et oui, c'était écrit comme on dit, c'était écrit à la maternité, "Chantal" sur un petit ruban blanc accroché à mon poignet. Un œil perspicace eût pu lire en filigrane "himal" et ce jour-là tout oracle aurait vu briller mon étoile d'aventure comme un indicible tatouage, l'aventure en ceinture, l'aventure en pâtre, l'aventure en azur. »

*

À l'école, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Chantal saute le CE1. Les trois enfants Maudit sauteront tous une classe et se présenteront ainsi en avance au baccalauréat. Elle a 12 ans et demi, c'est la Noël 1976, elle est à Sixt, forcément.

« Surtout sous la neige, éternel Sixt que tu me sembles beau et que tu l'es ! La neige, le vent, le froid s'emparent sans pitié de ta vallée. »

Elle s'enivre aux fumées qui s'échappent des cheminées :

« Une fumée qui sent bon, une fumée de bois, une fumée qui tranche avec l'hiver si froid, si terrible. Cette fumée met de la chaleur dans nos cœurs et nous raffermi ! Il neige, monotonie de l'hiver, les cristaux de neige s'amoncellent sur le sol. »

Elle rêve d'épouser un champion de ski et de vivre dans une ferme mais ne comprend pas comment une de ses amies peut « déjà sortir avec un garçon, quelle idée ! » Comme elle avait savamment pesé le pour et le contre entre les trois métiers de ses rêves, elle dresse la liste de tous les prénoms de filles et de garçons qu'elle aime bien.

« Je mettrai mes enfants au CAF⁴ et j'irai en montagne, j'aurai une Jeep ou une Méhari ou une 2 chevaux, mon mari une moto ou une des trois voitures que je viens de citer et il faudrait que tous soient heureux, ne soyons pas égoïstes. Ce serait trop beau. Pauvre utopie que cela ! »

Elle a 12 ans et écrit : « Pauvre utopie que cela. » Avec sa sœur, elle a créé le Club de l'île secrète. Anne : « On planquait nos vélos

4. Club alpin français.

et on allait se réfugier sur une île située sur le Giffre, le torrent qui coule à Sixt. On avait élaboré des codes secrets et appris l'alphabet à l'envers. » Aujourd'hui encore, Anne Rivière, née Mauduit, sait le réciter à toute vitesse... Chantal passe avec succès la flèche :

« 30 décembre 1976. Demain, je passe la flèche, étant donné que j'ai déjà la fléchette, je serai dans les 20 premiers sur 70 comme c'est classé par ordre de force, de capacité. Bonne chance je me souhaite, comme la providence le souhaite. »

Deux mois et demi plus tard, chamois de bronze et première compétition minimales lors d'un stage de ski à Courchevel :

« 18 mars 1977 : j'ai eu mon chamois de bronze et j'ai gagné une médaille. J'en pète de joie ! »

Elle recouvre une page entière de son journal intime de références liées au ski alpin : Jean-Claude Killy, Dynastar, Rossignol, Perrine Pelen, Look, Chamonix, Val d'Isère, Guy Périllat, Sixt, Honoré Bonnet... Elle note tout, les aléas de la vie scolaire, les amitiés, des scènes de la vie de famille.

« Ce matin Maman chantait : "Je voudrais manger des betteraves à La Havane, je voudrais manger des carottes à la Chambotte, je voudrais manger des patates à Zermatt..." »

À chaque page transparaît la joie de vivre, bonheur familial et personnel. Une gamine rédige son journal intime en découvrant les Beatles sur le magnétophone de sa grande sœur Anne et se fend d'une critique que the Fab Four auraient appréciée : « C'est chouette cette musique ! » Elle est bien intentionnée, développe sa conscience politique, souhaite une bonne année 1977 « à tous les étrangers, les pauvres, les orphelins, les prisonniers. Vive la liberté ! »

La poésie l'accompagne déjà. Elle compose « Invention » :
« D'un revers de la manche il s'essuie les lèvres,
Enfonce sa casquette dans son crâne.
Impatiente, je lui mande s'il m'aime.
De la tête il acquiesce, puis enfourche son vélo.
Le crissement des roues s'éloigne,
Emmenant à jamais l'amitié
Qui s'était donnée entre nous. »

Elle signe « Chantal », ne lit pas encore Nerval, ni René Char, ni Rimbaud. Elle ignore tout de l'auteur du *Bateau ivre*, ne sait pas qu'elle vivra trois ans de moins que lui non sans avoir été, elle aussi « absolument moderne » et avoir mené, comme lui, une existence libertaire et aventureuse. Que la poésie ne la quittera jamais de sa courte vie.

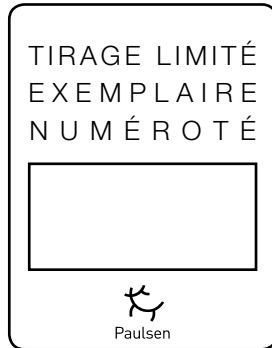
Le 23 mai 1996, deux ans presque jour pour jour avant sa mort, seule à 8 163 mètres d'altitude sur le sommet du Manaslu, elle lancera vingt et un mots dans l'air rare :

« L'espace est un bandit d'honneur
C'est à lui que tu penses
Quand tu suis le galop de ton cœur. »

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I	La caisse en osier.....	9
Chapitre II	Le vide.....	23
Chapitre III	Alpiniste.....	37
Chapitre IV	Haute altitude.....	53
Chapitre V	Fascination.....	67
Chapitre VI	Renoncer.....	81
Chapitre VII	Chogori.....	95
Chapitre VIII	Népal.....	111
Chapitre IX	Vivre, écrire.....	125
Chapitre X	Triomphe, tragédie.....	139
Chapitre XI	Le champ des possibles.....	157
Chapitre XII	L'absence.....	175
Annexe I	Le jardinier qui plantait des grains de folie..	201
Annexe II	Partition de vie.....	205
Remerciements	207
Les principales dates de la vie de Chantal Mauduit.....		211
Du même auteur.....		219

Il a été tiré de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en mars 2016
Dépôt légal : avril 2016
ISBN : 978-2-35221-180-8

Alexandre Duyck

Chantal Mauduit

Elle grimpait sur les nuages

À 10 ans, Chantal Mauduit écrivait dans son journal intime : « J'aimerais faire de l'alpinisme, malgré les dangers qui nous épient, malgré les séracs, les corniches, les avalanches. »

Vingt-quatre ans plus tard, en mai 1998, elle disparaît avec Ang Tsering, son ami sherpa, ensevelie par une avalanche sur les pentes du Dhaulagiri. C'était le septième 8 000 qu'elle rêvait d'atteindre après le K2, le Cho Oyu, le Shisha Pangma, le Lhotse, le Manaslu et le Gasherbrum II. Des Alpes à l'Himalaya, Chantal Mauduit a mené une vie intense, hypnotique comme l'air des hautes altitudes. Elle lisait Rimbaud et parlait le népalais, riait toujours d'être là où ses pas de nomade joyeusement perchée la menaient. Passionnée de mots, elle aimait taguer des poèmes sur sa tente et les soufflait dans l'espace depuis ses sommets.

Alexandre Duyck a pu explorer les carnets intimes de cette alpiniste singulière pour restituer la vie d'une aventurière de l'altitude, qui vécut d'air rare et de poésie.

25,00 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com